

## ESQUISSES BLIDÉENNES

### UN ENTERREMENT ARABE

Dans la rue d'Alger, un long cortège se déroule, tumultueux et confus, si confus même, sous le soleil et dans la poussière, qu'on le prendrait de loin pour un troupeau de moutons d'un blanc sale, au milieu desquels marcheraient des bourriquets bruns.

En tête, des « mdadah », chanteurs spirituels psalmodient sur un ton nasillard les formules sacrées, et des versets mélancoliques du Coran. Hâves, maigres, loqueteux, à moitié nus, tous ces pauvres diables se soutiennent de l'épaule en marchant, et quoique la plupart d'entre eux soient aveugles, ils tiennent les yeux fixés sur leurs mains ouvertes comme un livre. Leur chant aux intonations sourdes, qu'accompagnent les modulations douces et comme voilées des longues flûtes de roseau, me rappelle les lamentations qu'on chante, au village, les soirs de la Passion. C'est monotone, triste et lugubre, cet air qui ne varie guère, et qui suit jusqu'à sa dernière demeure le mort dont on semble avoir hâte de se débarrasser.

On ne lui évite ni les cahotements ni les heurts à ce cadavre, dont on devine les formes sous les « haïks » de soie aux couleurs vives qui l'enveloppent tout entier. Il ballote sur la civière plate et va de droite à gauche et d'avant en arrière ; et c'est tantôt la tête et tantôt les pieds qui dépassent les planches polies par l'usage, suivant que les porteurs sont grands ou petits. Ceux-ci se relayent, en effet, très souvent, car tous veulent participer aux indulgences accordées à cette fatigue. Les brancards passent d'une épaule sur une autre avec une rapidité inconcevable ; comme on marche très vite, contrairement à l'habitude des Orientaux qui ne se pressent jamais, le mort, secoué sous ses voiles paraît danser au-dessus de la foule, au-dessus de cette vague humaine, et semble une funèbre épave que rouleraient les lames par un gros temps.

Et les chants des « mdadah » continuent, toujours aussi angoissants, toujours accompagnés par le son des flûtes auquel répondent de temps en temps les pleurs bruyants, les cris aigus des femmes voilées, qui suivent le cortège à une grande distance.

Puis les bruits s'apaisent, la foule s'éloigne en soulevant autour d'elle

des nuages de poussière, s'engouffre vers la porte d'Alger, se perd dans la direction du cimetière, de ce coin de champ désert, morne, désolé, sans verdure, bossue par les générations que tous les fléaux ont donné en pâture à la terre. Et tandis que tout disparaît dans l'éloignement, que les chants deviennent indistincts, je me sens le cœur étreint d'une émotion triste, et, songeant au champ de repos si vert, si fleuri, si ombragé où sont couchés les miens, je me surprends à exprimer tout haut le désir de pouvoir un jour dormir là-bas mon dernier et paisible sommeil.

J. de Montaignin.

Le Tell du 15/05/1897